

Le concept d'instinct ou la parabole du sparadrap du capitaine Haddock

Pascal CARLIER



Colloque Albi Médiations Sémiotiques – Actes

Collection Actes

Les vivants et leur environnement. Milieu, habitat, territoire, espace familial

sous la direction de
Alessandro Zinna

Editeur: CAMS/O

Direction: Alessandro Zinna

Mise en page et relectures: Christophe Paszkiewicz

Collection Actes : Les vivants et leur environnement. Milieu, habitat, territoire, espace familial.

1^{re} édition électronique: novembre 2021

ISBN 979-10-96436-05-7

Résumé. Le concept d'instinct fait partie de l'histoire de l'éthologie, mais aussi plus largement de notre façon de percevoir le monde animal avec ses expressions parfois étranges et inadaptées d'un point de vue rationnel. L'instinct, au-delà de caractériser une manifestation visible, régulière et stéréotypée du comportement, sert souvent de point d'appui pour attribuer à l'animal un rapport à l'environnement dénué d'intention. À travers un texte de Grégory Bateson, nous touchons du doigt la difficulté à conceptualiser l'instinct de façon cohérente pour rendre compte du comportement des animaux. Un passage en revue des principaux points de vue sur le comportement met en évidence, soit une absence de questionnement sur toute forme d'intention chez l'animal (*behavioral ecology*), soit un intérêt pour les processus d'apprentissages transversaux (*behaviorisme*) au détriment de ce qui fait la spécificité de l'animal, soit des approches cognitives qui ont souvent le défaut de plaquer les représentations et références humaines sur le monde animal. Nous proposons ici une alternative pour rendre compte du comportement qui nous « débarasse » du concept d'instinct sans ignorer ce qu'il recouvre. Cette alternative est qualifiée d'étho-phénoménologique ; elle prend principalement appui sur la phénoménologie de Merleau-Ponty, le mouvement expressif de Buytendijk et le constructivisme piagétien. Appliquer une forme de réduction phénoménologique au comportement animal nous permet de nous prémunir de l'anthropomorphisme tout en saisissant la signification des comportements animaux.

INSTINCT, ANIMAL SUJET, CONSTRUCTIVISME, PHÉNOMÉNOLOGIE

Pascal Carlier est Maître de Conférences en sciences cognitives à l'université d'Aix-Marseille. Après un double cursus en psychologie puis en biologie à l'Université de Lille, Pascal Carlier débuta un troisième cycle en neurosciences et sciences du comportement à l'université Paul Sabatier de Toulouse aboutissant, en 1992, à un doctorat s'intitulant : « Approche psycho-éthologique du comportement parental du faucon pèlerin ». Après plusieurs stages post-doctoraux : McGill university (apprentissage social chez la tourterelle *Zenaida*) ; station A. Dhorn de Naples (apprentissage social chez la pieuvre), il fut recruté comme Maître de conférences en psychologie à la Faculté des Sciences du Sport de l'université d'Aix-Marseille en 2001. Il y exerce les fonctions de directeur adjoint depuis 2013. Ses thématiques de recherches récentes portent sur l'apprentissage social chez les souris et les rats, prochainement le cheval, mais également sur la relation homme/animal pour laquelle il forme des praticiens à l'université Paris 13.

Pour citer cet article :

Carlier, Pascal, « Le concept d'instinct ou la parabole du sparadrapp du capitaine Haddock », in Zinna, A. (éd. 2021), *Les vivants et leur environnement. Milieu, habitat, territoire, espace familial*, Collection Actes, Toulouse, Éditions CAMS/O, p. 3-21.

[En ligne] : <<http://mediationsemiotiques.com/carlier>>.

Le concept d'instinct ou la parabole du sparadrap du capitaine Haddock

Pascal CARLIER
(Université Aix-Marseille)

Introduction

À l'image du capitaine Haddock dans *L'affaire Tournesol* (Hergé 1956), qui a bien du mal à se débarrasser d'un morceau de sparadrap, on constate que l'instinct a été, tour à tour, très utilisé dans l'étude du comportement animal, délaissé voire vilipendé, pour finalement revenir sous différentes formes s'immiscer dans le discours sur le comportement sans jamais être totalement désiré ou assumé.

Après avoir cherché à comprendre ce que recouvre le concept et ce qu'il implique, nous verrons ses limites, puis une façon d'appréhender le comportement qui en fait l'économie.

1. Définir le concept d'instinct et identifier ses limites

1.1 Mise en évidence

Charles Otis Whitman (1898, conférence de Woods Hole) notait que des mouvements caractéristiques des pigeons différaient entre les espèces. Pour lui, ils semblaient déterminés exclusivement par des facteurs d'ordre interne pouvant être qualifiés de « mouvements endogènes ». Whitman établit que ces formes spécifiques de conduite présentaient une constance comparable à celle des caractères morphologiques utilisés par les systématiciens.

Les stéréotypes comportementaux deviennent alors des critères taxonomiques. Le concept d'instinct, à partir de ce moment, fera référence à une certaine rigidité spécifique du comportement qui le rend identifiable et propre à une espèce.

1.2 Quelques définitions du concept d'instinct

Activité innée, spécifique, immuable, aveugle, adaptée à un but biologique puisque manifestation de l'Esprit Universel, du Créateur de la nature. (Fabre [1879] 1989)

Cette définition de Fabre, « très fin XIX^e », a la particularité de faire le lien entre le biologique et le religieux en mettant l'emphase sur le déterminisme et la finalité.

Mécanisme nerveux, organisé hiérarchiquement, sensible à certains influx amorçants, déclenchants et dirigeants, d'origine aussi bien interne qu'externe, et répondant à ces influx par des mouvements coordonnés qui contribueront à la conservation de l'individu et de l'espèce. (Tinbergen 1971)

La définition de Tinbergen fait de l'instinct un mécanisme nerveux dont l'expression est déterminée par des situations vitales pour l'espèce.

« Instinct » n'est qu'un mot abstrait. La seule chose sur laquelle il nous est permis de nous prononcer, c'est l'acte instinctif, et c'est de lui seul que nous traiterons. (Lorenz [1937] 1970)

Lorenz voit principalement dans l'instinct une manifestation spécifique, objectivable ; les spéculations sur son déterminisme interne l'intéressent moins.

Les activités instinctives se distinguent d'autres activités stéréotypées comme les réflexes en ce qu'elles dépendent d'un état interne spécifique et se relient pour leur expression à des situations externes particulières. (Richard 1975)

Gaston Richard, tout en soulignant le caractère stéréotypé de l'instinct, intègre le rôle d'un état interne et d'une situation spécifique dans son apparition. Il est à noter qu'il s'affranchit de la dimension finaliste.

L'éthologie comparative, qui cherche à retracer, à l'aide de comparaisons interspécifiques, l'évolution des comportements à travers la série zoologique, propose une théorie renouvelée des instincts et définit ces derniers comme des actes propres à l'espèce. (Thinès 2018)

Georges Thinès, dans une définition récente, se recentre sur la spécificité de manifestations comportementales « signatures » d'une espèce donnée.

Nous avons donc deux axes de définition du concept d'instinct ; le premier est relatif à l'instinct comme manifestation observable, représentant une signature spécifique de l'espèce au même titre qu'un caractère morphologique ; le second cherche à fonder l'instinct d'un point de vue « neuro-psycho-physiologique ». Le premier axe est facile à valider du point de vue des naturalistes qui utilisent souvent les patterns comportementaux dans leurs critères d'identification. Le second axe est plus spéculatif et donc polémique dans la mesure où il questionne la problématique de la cognition animale.

1.3 *Metatalk: What is an instinct?*

Un texte de Gregory Bateson (1972) met en abyme le concept d'instinct afin de nous interpeller efficacement sur le flou avec lequel il est souvent utilisé par les chercheurs.

Daughter: Daddy, what is an instinct?

Father: An instinct, my dear, is an explanatory principle.

[...]

D: Daddy, is an explanatory principle the same thing as an hypothesis?

F: Nearly, but not quite. You see, an hypothesis tries to explain some particular something but an explanatory principle – like «gravity» or «instinct» – really explains nothing. It's a sort of conventional agreement between scientists to stop trying to explain things at a certain point.

D: Then is that what Newton meant? If «gravity» explains nothing but is only a sort of full stop at the end of a line of explanation, then inventing gravity was not the same as inventing an hypothesis, and he could say he did not *find* any hypotheses.

F: That's right. There's no explanation of an explanatory principle. It's like a black box.

D: Oh.

D: Daddy, what's a black box?

F: A «black box» is a conventional agreement between scientists to stop trying to explain things at a certain point. I guess it's usually a temporary agreement.

D: But that doesn't sound like a black box.

F: No – but that's what it's called. Things often don't sound like their names.

D: No.

F: It's a word that comes from the engineers. When they draw a diagram of a complicated machine, they use a sort of shorthand. Instead of drawing all the details, they put a box to stand for a whole bunch of parts and label the box with what that bunch of parts is supposed to do.

D: So a «black box» is a label for what a bunch of things are supposed to do...

F: That's right. But it's not an explanation of how the bunch works. [...]

D: Daddy, what is an instinct?

F: It's a label for what a certain black box is supposed to do.

D: But what's it supposed to do?

F: Hum. That is a very difficult question...

D: Go on.

F: Well. It's supposed to control – partly control – what an organism does. [...]

D: Oh. I see.

D: What did you mean by «partly control»?

F: Well. If an animal falls down a cliff, its falling is controlled by gravity. But if it wiggles while falling, that might be due to instinct.

D: Self-preservative instinct?

F: I suppose so.

D: What is a self, Daddy? Does a dog know it has a self?

F: I don't know. But if the dog does know it has a self, and it wiggles in order to preserve that self, then its wiggling is rational, not instinctive.

D: Oh. Then a «self-preservative instinct» is a contradiction.

F: Well, it's a sort of halfway house on the road to anthropomorphism.

D: Oh. That's bad.

F: But the dog might know it had a self and not know that that self should be preserved. It would then be rational to not wiggle. So if the dog still wiggles, this would be instinctive. But if it learned to wiggle, then it would not be instinctive.

D: Oh.

D: What would not be instinctive, Daddy? The learning or the wiggling?

F: No – just the wiggling.

D: And the learning would be instinctive?

F: Well . . . yes. Unless the dog had to learn to learn.

D: Oh.

D: But, Daddy, what is instinct supposed to explain?

F: I keep trying to avoid that question. You see, instincts were invented before anybody knew anything about genetics, and most of modern genetics was discovered before anybody knew anything about communication theory. So it is doubly difficult to translate «instinct» into modern terms and ideas. [...]

D: Daddy, is that an instinct?

F: Is what an instinct?

D: Assuming that things are simple.

F: No. Of course not. Scientists have to be taught to do that. [...]

D: When people say that something is «instinctive», are they trying to make things simple?

F: Yes, indeed.

D: And are they wrong?

F: I don't know. It depends on what they mean.

D: Oh.

D: *When* do they do it?

F: Yes, that's a better way of asking the question. They do it when they see a creature do something, and they are sure: first, that the creature did not learn how to do that something and, second, that the creature is too stupid to understand why it should do that.

D: Any other time?

F: Yes. When they see that all members of the species do the same things under the same circumstances; and when they see the animal repeating the same action even when the circumstances are changed so that the action fails.

D: So there are four ways of knowing that it's instinctive.

F: No. Four conditions under which scientists talk about instinct.

D: But what if one condition isn't there? An instinct sounds rather like a habit or a custom.

F: But habits are learned.

D: Are habits always *twice* learned?

F: What do you mean?

D: I mean – when I learn a set of chords on the guitar, first I learn them or find them; and then later when I practice, I get the *habit* of playing them that way. And sometimes I get bad habits.

F: Learning to be wrong every time?

D: Oh – all right. But what about that twice-over business? Would *both* parts of learning be not there if guitar playing were instinctive?

F: Yes. If both parts of learning were clearly not there, scientists might say that guitar playing is instinctive.

D: But what if only one part of learning was missing?

F: Then, logically, the missing part could be explained by «instinct».

D: Could *either* part be missing?

F: I don't know. I don't think anybody knows.

D: Oh

D: Do birds *practice* their songs?

F: Yes. Some birds are said to practice.

D: I guess instinct gives them the first part of singing, but they have to work on the second part.

F: Perhaps.

D: Could *practicing* be instinctive?

F: I suppose it could be – but I am not sure what the word «instinct» is coming to mean in this conversation.

D: It's an explanatory principle, Daddy, just like you said... There's one thing I don't understand.

F: Yes?

D: Is there a whole lot of instinct? Or are there lots of instincts?

F: Yes. That's a good question, and scientists have talked a great deal about it, making lists of separate instincts and then lumping them together again.

D: But what's the answer?

F: Well. It's not quite clear. But one thing is certain: That explanatory principles must be not multiplied beyond necessity.

D: And that means? Please?

F: It's the idea behind monotheism – that the idea of one big God is to be preferred to the idea of two little gods.

D: Is God an explanatory principle?

F: Oh, yes – a very big one. You shouldn't use two black boxes – or two instincts – to explain what one black box would explain ...

D: If it were big enough.

F: No. It means ...

D: Are there big instincts and little instincts?

F: Well, as a matter of fact, scientists do talk as if there were. But they call the little instincts by other names – «reflexes», «innate releasing mechanisms», «fixed action patterns», and so on.

D: I see – like having one big God to explain the universe and lots of little «imps» or «goblins» to explain the small things that happen.

F: Well, yes. Rather like that.

D: But, Daddy, how do they lump things together to make the big instincts?

F: Well, for example, they don't say that the dog has one instinct which makes it wiggle when it falls down the cliff and another which makes it run away from fire.

D: You mean those would both be explained by a self-preservative instinct?

F: Something like that. Yes.

D: But if you put those different acts together under one instinct, then you cannot get away from saying that the dog has the use of the notion of «self».

F: No, perhaps not.

D: What would you do about the instinct for the song and the instinct for practicing the song?

F: Well – depending on what the song is used for. Both song and practice might be under a territorial instinct or a sexual instinct.

D: I wouldn't put them together.

F: No?

D: Because what if the bird also practiced picking up seed or something? You'd have to multiply the instincts – what is it? – beyond necessity.

F: What do you mean?

D: I mean a food-getting instinct to explain the practicing picking up seed, and a territory instinct for practicing song. Why not have a *practicing* instinct for both? That saves one black box.

F: But then you would throw away the idea of lumping together under the same instinct actions which have the same purpose.

D: Yes – because if the practicing is for a purpose – I mean, if the bird has a purpose – then the practicing is rational and not instinctive.

Didn't you say something like that?

F: Yes, I did say something like that.

[...]

Ce texte illustre une certaine circularité dans la façon de définir le concept d'instinct. Il met en évidence l'effet de l'attribution d'un nom à un phénomène sur une propension des chercheurs à ne plus s'interroger sur le bien-fondé de ce nom « boîte noire », fruit de la réification du phénomène ciblé. Les situations où le concept d'instinct est utilisé ne sont pas sans présenter certaines incohérences si on se penche sur les présupposés inhérents au concept.

Afin d'avancer sur la question, nous allons reprendre, en l'annotant, une partie du dialogue dans lequel sont développés quatre critères pour parler d'instinct, critères qui supposent à la fois une dimension descriptive et des inférences sur la cognition.

Fille: *Quand* parlent-ils [les scientifiques] d'instinct ?

Père: C'est une meilleure façon de poser la question. Ils en parlent, lorsqu'ils voient un être vivant faire quelque chose et qu'ils sont sûrs, premièrement (i) qu'il n'a pas appris à la faire et deuxièmement, (ii) qu'il est trop stupide pour comprendre pourquoi il doit le faire.

F: Et encore ?

P: (iii) Lorsqu'ils voient que tous les membres d'une espèce font la même chose dans les mêmes circonstances. Et aussi (iv) quand ils voient l'animal répéter la même action lorsque les circonstances ont changé, si bien que l'action échoue.

F: Ainsi, il y a quatre façons de savoir s'il s'agit d'un instinct !

P: Non, plutôt quatre conditions sous lesquelles les savants parlent d'instinct.

En résumé, *comment identifie-t-on une « activité instinctive » ?*

- Celle-ci est la signature d'une *espèce* donnée avant d'être celle d'un *individu* donné.
- Elle est exprimée par un animal qui n'a pas eu l'occasion de l'apprendre, soit par essais-erreurs, soit par observation.
- La complexité des comportements produits semble dépasser les capacités d'apprentissage connues de l'animal.
- Elle peut sembler *inadaptée à certaines situations* dans le sens où sa manifestation n'est pas optimale à l'aune d'un but cohérent et rationnel inféré par l'observateur humain.
- Elle correspond à un *besoin* de l'animal qui cherche à l'exprimer ; elle induit d'ailleurs des troubles comportementaux chez certains

individus qui ne peuvent pas l'exprimer (captivité, confinement).

Qu'implique « l'activité instinctive » ?

- Par opposition aux comportements appris, les activités instinctives sont des activités donnant une impression d'automatisme rigide et elles semblent répondre à des stimuli/situations spécifiques.
- Le concept d'instinct légitime une idée de l'inné qui s'oppose à l'idée d'acquis ; l'activité instinctive est en partie déterminée par les gènes.
- L'activité instinctive est le fruit de l'adaptation d'une espèce à un milieu dans lequel elle a évolué durant des milliers d'années, elle reflète la phylogénèse de l'espèce.
- En résumé, l'instinct comme structure stable, identifiable, génétiquement déterminée du comportement, se manifeste sous l'influence des *Gestalten* particulières qui peuplent l'environnement naturel de l'espèce.

On peut, de façon volontairement caricaturale, opposer les comportements appris aux comportements immédiatement disponibles chez une espèce, souvent qualifiés d'instinctifs (Carlier 2015) :

	Comportements dits « instinctifs »	Comportements dits « appris »
+	Rapidement opérationnels, requièrent peu ou pas d'apprentissage au cours de l'ontogénèse pour leur exécution Efficaces dans un environnement non protégé (vis-à-vis du climat, des prédateurs) mais stable et aux risques identifiés	Permettent de s'adapter à toutes les conditions inédites qui peuvent se présenter, soit de façon directe, soit par l'utilisation d'outils Efficaces dans un environnement protégé (vis-à-vis du climat, des prédateurs) qui se transforme
-	Rigides et stéréotypés Deviennent inadaptés dans un environnement qui se modifie rapidement ou un contexte différent	Lents à acquérir, nécessitent des répétitions L'individu naïf est vulnérable dans un environnement hostile

Tab. 1 : Comparatif des comportements « instinctifs » et « appris »

Ce tableau synthétique illustre une dichotomie qui s'impose souvent à l'observateur humain.

1.4 *La cognition animale par notre vision de l'activité instinctive*

Nous voyons un animal :

- dont certains des comportements sont contraints par des besoins irrépressibles, parfois aux dépens de sa sécurité ;
- qui n'est pas acteur – au sens de *sujet* doté d'une forme d'intention – de ses actions ;
- qui produit souvent des comportements inadaptés en réponse à des stimuli spécifiques, des saillances (*affordances*) de son environnement.

Cette vision s'oppose à « l'intelligence » au sens de processus cognitifs adaptatifs. À travers ce concept d'instinct, l'idée même de cognition de l'animal est souvent évacuée. Les « écologistes comportementaux » (*behavioral ecologists*) ont souvent la particularité de décrire le comportement de l'animal selon sa fonction biologique supposée. Tout se passe comme si la fonction biologique se confondait avec l'intention. Pour eux, un animal se comporte toujours avec une finalité, que cette finalité soit le fruit d'une intentionnalité de l'animal ou d'un automatisme n'est qu'un épiphénomène. L'animal des chercheurs de l'écologie comportementale est avant tout « agi » par son génome ; les significations sont fondées sur l'optimalité fonctionnelle du comportement d'un animal. Ils ne parlent donc pas d'un animal *sujet* et « compactent » fonction biologique et motivation.

Au contraire des écologistes comportementaux qui identifient les comportements sous forme d'actes finalisés dans une perspective fonctionnelle et finaliste sans les relier à un déterminisme cognitif, les behavioristes, avant tout spécialistes des différentes formes de conditionnement, négligent les comportements relevant de « l'inné » – trop spécifiques et pas assez transversaux – dans la mesure où ils s'intéressent aux apprentissages transversaux non spécifiques déclinables en situations – contextes – stimuli-réponses. Ils mettent en évidence les processus de base de la cognition communs à l'homme et aux autres vertébrés. Ils ne s'intéressent pas à un animal « sujet » qui évoluerait dans un univers spécifique justifiant des comportements échappant à une logique humaine. Considérée de ce point de vue anthropocentrique, la psychologie de l'animal ne peut être vue que comme soustractive par rapport à celle de l'humain. Seule la notion de contrainte éthologique

sur l'apprentissage ou d'apprentissage préparé évoque indirectement la spécificité du comportement d'une espèce en ce qu'elle accélère ou freine le processus d'acquisition.

Konrad Lorenz ([1937] 1970) écrivait que le but n'est pas le facteur déterminant des actes de l'animal et ne peut pas être assimilé à une finalité directe offerte à l'animal en tant que sujet. La portée biologique d'une réaction et la finalité du comportement attribuée à l'animal en tant que sujet sont deux choses différentes qui ne doivent en aucun cas être confondues. Pour Lorenz, le déroulement de l'acte instinctif constitue le but et la finalité de tout comportement de l'animal en tant que sujet. Cette idée qu'un acte peut constituer un but et une finalité en lui-même se heurte souvent à un blocage épistémologique chez l'observateur humain. Konrad Lorenz n'opposait pas instinct et connaissance d'un animal sujet, tant, pour lui, l'instinct faisait partie intégrante de la cognition animale.

Approche contemporaine, l'éthologie cognitive étudie le comportement d'un animal sujet sans catégoriser *a priori* ses comportements par rapport à leur fonction supposée ou à leur dimension innée ou acquise. Il est important de rappeler que l'éthologie cognitive tend à se méfier du concept d'instinct et de tout ce qui pose *a priori* une problématique inné *vs* acquis pour parler du comportement animal. Mais certains éthologues cognitivistes ont le défaut de prêter à l'animal des processus de pensée calqués sur ceux de l'humain. On va par exemple essayer de prouver l'existence d'une conscience de soi chez un animal à travers le test du miroir. Si ce test est pertinent pour l'enfant ou les primates anthropoïdes, il est probablement moins pertinent pour d'autres vertébrés qui ne possèdent pas la conscience de niveau 2 (méta-conscience) de l'humain. Un échec au test de miroir n'exclut donc pas *ipso facto* l'existence de formes de conscience qui échapperaient à nos investigations.

2. Rendre l'instinct « soluble » dans le comportement animal ?

L'étho-phénoménologie propose de sortir d'une dialectique simpliste inné *vs* acquis et de l'anthropomorphisme en cherchant à comprendre comment l'animal construit son univers et l'habite ; cette compréhension permet d'appréhender le comportement d'un animal autrement que par le prisme d'une logique finaliste et fonctionnelle.

Avec l'aide de plusieurs théoriciens du comportement, nous allons voir qu'il est possible d'appréhender l'animal en se débarrassant de conceptualisations *a priori* sclérosantes pour comprendre le comportement animal. Nous n'évoquerons pas ici l'œuvre importante de Jacob von

Uexküll (1965) dans la mesure où cet auteur insistait avant tout sur les spécificités des mondes animaux tandis que les points de vue présentés ici alimentent un point de vue constructiviste et dynamique sur le comportement.

2.1 Maurice Merleau-Ponty et la structure du comportement

Afin de bien étayer notre ancrage phénoménologique, nous présentons la classification des comportements de Maurice Merleau-Ponty (1942). Le philosophe proposait une classification des comportements selon que la structure en eux est noyée dans le contenu ou qu'au contraire elle en émerge pour devenir le thème propre de l'activité. Merleau-Ponty distinguait dans ce gradient les formes syncrétiques, les formes amovibles et les formes symboliques. Il est à noter que Merleau-Ponty n'évacue pas le concept d'instinct qu'il articule dans sa classification.

2.1.1 Formes syncrétiques

Le comportement est lié soit à certains aspects des situations, soit à certains complexes de stimuli très spéciaux. Il est emprisonné dans le cadre de ses conditions naturelles et ne traite les situations inédites que comme des allusions aux situations vitales qui lui sont prescrites. Même quand un apprentissage est possible, il ne tient pas compte des détails du dispositif expérimental. C'est une réponse globale qui s'adresse à des situations vitales seulement analogues. Merleau-Ponty ajoute que l'on appelle « instinctif » un comportement de ce genre, qui répond littéralement à un complexe de stimuli plutôt qu'à certains traits essentiels de la situation.

2.1.2 Formes amovibles

Les comportements de la précédente catégorie enferment bien une référence à des relations mais elles restent engagées dans la matière de certaines relations concrètes ; c'est pourquoi elles ne sont pas utilisables pour un apprentissage véritable. Dès qu'apparaît, dans l'histoire du comportement, des signaux qui ne sont pas essentiellement déterminés par les montages « instinctifs » de l'espèce, on peut présumer qu'ils sont fondés sur des structures relativement indépendantes des matériaux dans lesquels elles se réalisent. L'apprentissage du signal n'est pas un simple transfert de cette contiguïté de fait dans le comportement. Elle doit devenir une « contiguïté pour l'organisme ». S'il s'agit de contiguïté spatiale, le stimulus inconditionné ne se relie pas au stimulus conditionné qui fait l'objet du dressage mais à une structure d'ensemble dont il n'est qu'un moment et qui lui donne son sens. Mais les relations temporelles qui

jouent un rôle dans le comportement animal manifestent une « adhérence » et comme une viscosité qu'il nous est difficile de concevoir à partir des concepts « purs » et variables de l'espace et du temps.

Exemple d'un singe non anthropoïde donné par M. Merleau-Ponty (1942 : 124) :

[...] un bâton ou un râteau ne sont employés comme instruments que s'ils sont disposés d'avance de manière convenable [...] ces singes n'emploient le bâton que s'il est en contact optique avec le but, c'est-à-dire si le but et la bâton peuvent être embrassés d'un seul coup d'œil.

La valeur instrumentale d'un objet décroît à mesure qu'il est plus éloigné du but, c'est-à-dire qu'elle n'est pas faite de propriétés mécaniques précises qui seraient indépendantes de sa position. L'objet apparaît revêtu d'un « vecteur » investi d'une « valeur fonctionnelle » qui dépend de la configuration effective du champ.

Ce qui fait défaut, c'est bien le comportement symbolique qui lui serait nécessaire pour trouver dans l'objet extérieur, sous la diversité de ses aspects, un invariant comparable à l'invariant immédiatement donné du corps propre et pour traiter réciproquement son propre corps comme un objet parmi les objets.

2.1.3 Formes symboliques

En rendant possibles toutes les substitutions de points de vue, les formes symboliques délivrent les stimuli des relations actuelles et des valeurs fonctionnelles que leur assignent les besoins de l'espèce définis une fois pour toutes.

2.2 *Buytendijk : animal sujet et mouvement expressif*

Dans une filiation merleau-pontienne, Frederik Jacobus Johannes Buytendijk a développé un point de vue étho-psycho-phénoménologique (1952, 1958).

Jacques Gervet (1990 ; 1999) disait de Buytendijk qu'il s'intéressait à « l'animal désirant » par opposition à « l'animal ingénieur ». Le second est un animal que l'on peut décrire sans problème du point de vue de notre référentiel et de nos préoccupations humaines ; mais c'est un animal sans doute peu « aimable ». Le premier, en revanche, est un animal qui nous demande un effort pour le comprendre mais il est probablement le seul que l'on puisse vraiment aimer.

Le concept allemand de *Stimmung* est important pour décrire le comportement animal car il rend compte d'une forme d'intentionnalité de

l'animal. La *Stimmung* évoque une identité de signification de notre « subjectivisme » et de la situation extérieure et intérieure. Ce concept évacue la dichotomie fonctionnelle existant entre la motivation sous-tendant un comportement et la « cible » vers laquelle il est orienté :

On ne peut parler pour l'animal d'habitat (Heim) sans inclure dans ce terme une disposition, un sentiment de sécurité. [...] La disposition affective est une manière d'être (un état), tandis que les actions et les sentiments sont des actes intentionnels, c'est-à-dire une manière d'adapter la situation, de la comprendre, de la prendre, de réagir à cette situation. Avoir faim, comme être fatigué, c'est d'abord un état donné, qui nous détermine en tout, qui détermine non seulement nos perceptions, l'orientation de nos sentiments, la forme de notre action, mais aussi les fonctions dont nous n'avons pas la disposition directe. (Buytendijk 1958: 42-44)

Chez Buytendijk, le terme de sujet est plus large que celui de conscience, il désigne un mode d'existence qui s'affirme comme le fondement d'une réceptivité aux significations intelligibles et en même temps d'une activité qui crée ces significations et y répond intelligemment (Buytendijk 1958).

La notion de mouvement expressif constituerait le processus initial de réponse de l'animal confronté à ses conditions de vie ordinaires, celles-ci incluant la présence de congénères. Il s'agit donc de *l'attitude fondamentale de l'espèce*, déterminée par son comportement propre traduisant la relation objectivement déterminée de l'organisme percevant avec le monde ambiant. Le mouvement expressif précède dès lors, dans l'action, toute réponse réflexe et toute réaction à des stimuli – signes émanant de congénères ou d'objets présents dans le milieu. L'animal manifeste de cette façon sa présence active dans son environnement fonctionnel et, comme sa relation avec ce dernier est subjectivement déterminée par son activité perceptive, le mouvement expressif traduit l'état momentané de la subjectivité.

2.3 *Adolf Portmann et la forme animale*

Adolf Portmann (1961) avait posé que l'apparence d'une espèce est un phénomène essentiel largement indépendant du rôle de survie que l'on serait tenté de lui attribuer en priorité. Il pose la notion « d'apparence sans destinataire » pour qualifier les structures qui ne se justifient pas par un rôle fonctionnel immédiat dans la vie de l'espèce et appartiennent à l'ordre du « pur apparaître ». Ces structures sont des indices de l'auto-représentation de la forme animale. Dans le cadre de cette interprétation des formes vivantes, c'est le non-fonctionnel qui apparaît comme la modalité d'existence primaire des structures. *Le fonctionnel se forme pour*

chaque espèce par une restriction caractéristique du champ primaire d'existence, en conformité avec le principe de sélection naturelle. Ce principe n'est pas contesté ; il est seulement déplacé et privé du rôle de causation originelle qu'il revêt dans la perspective néo-darwinienne.

Le comportement se manifeste comme une « subjectivité vue du dehors » (Weizsäcker 1958).

2.4 *Francisco Varela et l'énaction*

Le point de vue énatif de Varela (1989) fournit un cadre conceptuel important pour contextualiser les comportements animaux et notamment les plus spécifiques. L'énaction propose une « voie moyenne » entre la position de la poule, *i.e.* postule que le monde extérieur comporte des règles fixes, il précède l'image qu'il projette sur le système cognitif dont la tâche est de le saisir – le monde – de manière appropriée ; et la position de l'œuf, *i.e.* postule que le système cognitif crée son propre monde et toute son apparente solidité repose sur les lois internes de l'organisme. Selon l'énaction, l'œuf et la poule se définissent l'un l'autre, ils sont corrélatifs.

C'est le processus continu de la vie qui a modelé notre monde par ces allers et retours entre ce que nous appelons, depuis notre perspective perceptuelle, les contraintes extérieures et l'activité générée intérieurement. L'énaction absorbe ainsi déterminants ontogénétiques et phylogénétiques du comportement.

Pour F. Varela, la cognition n'est pas représentation mais action incarnée, et le monde dont nous avons connaissance n'est pas pré-donné, mais énéché par l'histoire du couplage structurel (co-détermination dialectique entre les deux pôles que sont l'individu et l'environnement) qui nous lie à notre milieu. La cognition est « située » (*situated cognition*), car elle ne peut être envisagée indépendamment des situations dans lesquelles elle prend naissance, et elle est « incarnée » (*embodied cognition*), car elle est ancrée dans le corps et émerge de ses interactions avec le monde extérieur.

2.5 *Jean Piaget et le constructivisme*

Nous nous arrêterons sur les notions importantes d'assimilation, d'accommodation et d'équilibration.

Moins le comportement d'un organisme dépend de son expérience, plus ses actions portent « en creux » un milieu phylogénétiquement préfiguré (formes syncrétiques de Merleau-Ponty). Ainsi, chez les organismes les moins « cognitifs », une modification dans l'environnement sera peu

susceptible d'induire un changement visible de comportement. On dira qu'il y a *assimilation* des modifications de l'environnement par les schèmes existants. L'équilibre reste le même. Chez les animaux les plus « cognitifs », il pourra exister une modulation supplémentaire plus fine (*accommodation*) de leur comportement face à un changement dans leur environnement, on passera alors à un nouvel équilibre. Par exemple, un chimpanzé dans une cage voit une banane à l'extérieur de sa cage à une distance de 1,50 m (environnement 1). Le singe prendra alors un bâton présent dans sa cage pour amener la banane vers lui. Dans un second temps, une banane sera placée à 2 m (environnement 1') ; le singe prendra alors un autre bâton plus long, présent dans sa cage, par assimilation avec le mouvement précédant. Dans un troisième temps, une banane sera placée à 3 m (environnement 2). Cette fois, le chimpanzé ne pourra plus atteindre la banane en utilisant simplement un bâton. S'il assemble alors plusieurs bâtons pour atteindre la banane, il y aura accommodation à l'environnement 2 (banane à 3 m) avec la mise en place d'une nouvelle technique, l'assemblage. Le conflit cognitif résulte ici de la confrontation à la limite de la logique assimilatrice « distance banane/taille du bâton » au bénéfice d'une accommodation menant à la création d'un nouvel artefact. L'équilibre 2 signifie que le chimpanzé pourra d'emblée envisager la création d'un outil adapté dans ce type de situation. Le conflit cognitif sera représenté ici par l'abandon du « ramené direct avec un bâton disponible » au bénéfice de la création d'un artefact nouveau pour atteindre l'objectif.

L'accommodation des schèmes à l'environnement physique et social se fait au cours de la phylogenèse et/ou de l'ontogenèse ; l'accommodation générera des énactions différentes.

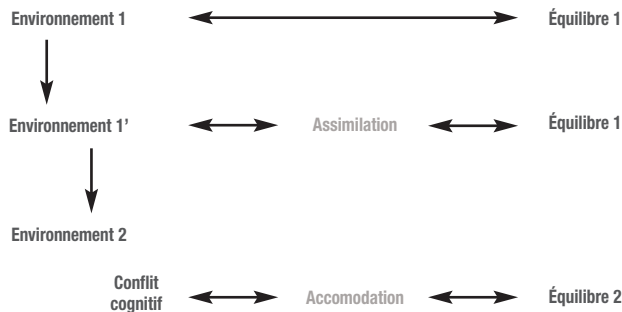


Fig. 1: *Conflit cognitif et équilibration majorante*

2.6 L'exemple de la relation à l'espace

Quand un homme observe un animal dans son milieu, il peut parfois observer des choses aberrantes pour lui. Pourquoi un animal peut-il traiter différemment un objet dans son environnement selon l'endroit où cet objet se trouve ? Dans ce cas, l'observateur humain qui vit dans un espace euclidien, mesurable, extrapolable, et qui possède le concept d'objet pourra dire que l'animal se comporte selon son instinct, sans chercher à aller plus loin. Dans l'esprit du chercheur, « instinct » signifie bien ici comportement rigide incapable de la moindre adaptation. Or, si l'on applique une réduction phénoménologique à cette notion d'espace, on pourra commencer à réfléchir à la signification du comportement de l'animal qui, inintelligible au premier abord, présentera alors une certaine cohérence.

Toutes ces sciences sont dogmatiques : elles posent leur objet sans se soucier des évidences qui ont permis cette position et en les perdant de vue. [...] le sens même des opérations qu'en tant que technicien de la théorie le savant exécute avec certitude lui échappe. (Levinas 1974 : 36)

Exemple de la notion d'espace :

L'analyse ressemble à un ressassement d'une éternelle tautologie : l'espace suppose l'espace, l'espace représenté suppose une certaine implantation dans l'espace, laquelle à son tour, n'est possible que comme projet de l'espace. (Levinas 1974 : 133)

Dans le cas cité au début, l'« espace » humain est arbitrairement imposé à l'animal par le chercheur qui l'étudie. On remarque, chez beaucoup d'animaux, que des objets apportés par des soigneurs dans les enclos où ils vivent sont traités différemment selon l'endroit précis où ils sont placés. La notion d'acto-spatialité fait ainsi référence au fait que l'animal, à travers son comportement, assigne des significations à des zones de son lieu de vie. Ces significations dépendent de la structuration des activités quotidiennes de l'animal dans son environnement.

L'observateur humain ne pourra pas s'empêcher, dans ses analyses, de scinder l'animal et l'espace, à l'image de deux entités se faisant face, ce qui générera un discours anthropomorphique sur l'animal dans son milieu. L'observateur projette sur l'animal une capacité à percevoir, comme lui-même sait le faire, un espace euclidien en face duquel il peut réfléchir. Cela conduira l'observateur à considérer parfois le comportement de l'animal comme aberrant dans sa relation aux objets.

Pour permettre de mieux comprendre ce que peut être l'appréhension du milieu de vie chez un animal par opposition à un espace humain, nous

faisons une proposition théorique qui oppose la construction de l'univers vital chez de nombreux animaux à celui dans lequel l'homme a l'habitude d'évoluer.

- Chez beaucoup de vertébrés, il existe une *horizontalité des contextes*, c'est-à-dire qu'une localisation sera étroitement associée à un comportement

À travers ce point de vue, l'environnement est constitué d'une mosaïque de « zones » comportementales d'expression, avec *juxtaposition* d'investissements psychologiques et moteurs. Une zone donnée est « teintée » par les activités que l'animal a l'habitude d'y faire. Il n'existe pas d'espace au sens humain du terme. De plus, les contextes d'actions présentent une certaine « viscosité », c'est-à-dire qu'il n'existe pas de limites nettes entre eux, plutôt un continuum.

- Chez l'Homme, de façon habituelle, il existe une *verticalité des contextes* ; c'est-à-dire qu'il existe des changements de point de vue par dissociation d'espace, de temps, de comportements, d'objets.

Il peut y avoir *superposition* de « zones » comportementales d'expression sans perte des significations « locales » des différents contextes. L'Homme appréhende son milieu de vie de cette façon. Pour les animaux, une certaine « verticalité » des significations sera fonction du niveau des capacités symboliques de l'espèce.

On peut donner un exemple parlant. Un être humain qui vit dans un studio peut le transformer, selon les heures, en bureau, salle à manger, ou chambre, sans que la signification de l'une des fonctions ne teinte celle de l'autre. La majorité des espèces animales, même cognitivement performantes, échoueraient à faire abstraction d'un contexte d'action pour un autre.

Conclusion

Les différents points de vue sur le comportement constituent des clés pour tenter de comprendre le comportement des animaux en s'attachant à leurs particularités cognitives et, bien évidemment, en amont, perceptives et sensorielles. Nous prenons le parti de considérer qu'il n'existe pas de comportements aberrants chez un animal « équilibré » mais simplement des comportements pour lesquels nous n'avons pas les clés pour leur donner un sens rationnel, intelligible pour nous humains... Si le

concept d'instinct – comme pseudo explication d'un comportement – résiste souvent, tel le sparadrap du capitaine Haddock, c'est qu'il est associé à une dimension de régularité comportementale observable chez tous les individus d'une même espèce. Dès notre naissance, nous attribuons des significations à ce qui nous entoure en nous attachant de façon primordiale au semblable et au récurrent.

Ainsi, pour un observateur humain, il est impossible de ne pas constater qu'une parade nuptiale de grèbes huppés en Camargue ressemble beaucoup à une parade de grèbes huppés en Alsace. On peut naturellement tenter de s'attacher aux petites différences qui témoignent d'une « signature » personnelle des couples, mais n'importe quel naturaliste averti identifiera la séquence comportementale comme propre à cette espèce. Parler de comportement instinctif ici pourrait donc être innocent et nous permettre de nous en tenir à la dimension descriptive sans inférence cognitive. Mais les difficultés commencent quand nous cherchons à inférer les capacités cognitives de l'animal à partir de ces comportements qui, pour peu qu'ils soient exprimés de façon « hors sol », donneront une image mécanique et cognitivement limitée de l'animal observé. Pour rendre compte *de la signification* du comportement d'un animal dans son milieu, il nous faut donc absolument nous débarrasser de ce concept/boîte noire qui nous empêche de nous intéresser à l'animal comme sujet.

Autrement dit, il nous faut bien dissocier la recherche de patterns comportementaux types comme critère taxonomique, d'une simplification anthropomorphique de la cognition animale fondée sur cette base. Ainsi, parler d'activités instinctives, « en mettant en boîte » certains comportements et en les étiquetant « instincts » (cf. G. Bateson) conduit à passer à côté de la complexité et de la richesse de la relation des animaux à leur milieu. Une alternative étho-phénoménologique, sans volonté *a priori* de catégorisation des comportements, nous amènera à mieux comprendre le comportement des animaux dans leur milieu autrement qu'en termes fonctionnalistes ou adaptationnistes. Cette alternative signifie que tout comportement, indépendamment de son apparence plus ou moins rigide ou flexible, revêt une signification pour l'animal, signification qu'il nous faut découvrir en faisant l'effort de déconstruire les cadres conceptuels que nous projetons sur les animaux et leurs environnements. À l'aide de concepts issus de la psychologie développementale, associés à une méthode d'appréhension inspirée de la réduction phénoménologique, nous arriverons à mieux comprendre le comportement des animaux.

Bibliographie

BATESON, GREGORY

(1972) *Steps to an ecology of mind I*, New York, Chandler Publishing Company ; trad. fr. *Ecologie de l'esprit I*, Paris, Seuil, 1977.

BUYTENDIJK, FREDERIK JACOBUS JOHANNES

(1952) *Traité de psychologie animale*, Paris, PUF.

(1965) *L'homme et l'animal. Essai de psychologie comparée*, Paris, Gallimard.

CARLIER, PASCAL

(2015) « Quels processus cognitifs permettent le passage d'une "simple" interaction à une intercompréhension ? Le cas de la relation homme-animal », in M. Grandgeorge, C. Jost, B. Le Pévédic et F. Pugnière-Saavedra (éds), *Vers une communication Homme-Animal-Machine ?*, Bruxelles, EME.

FABRE, JEAN-HENRI

(1879) *Souvenirs entomologiques T1, Étude sur l'instinct et les mœurs des insectes*, Paris, Laffont, 1989.

GERVET, JACQUES

(1990) *Communication personnelle avec l'auteur*.

GERVET, JACQUES ET PRATTE, MICHEL

(1999) *Éléments d'éthologie cognitive*, Paris, Hermès.

LEVINAS, EMMANUEL

(1974) *En découvrant l'existence avec Husserl et Heidegger*, Paris, Vrin.

LORENZ, KONRAD

(1937) « Sur la formation du concept d'instinct », *Essais sur le comportement animal et humain*, Paris, Seuil, 1970.

MERLEAU-PONTY, MAURICE

(1942) *La structure du comportement*, Paris, PUF.

PIAGET, JEAN

(1975) *L'équilibration des structures cognitives : problème central du développement*, Paris, PUF.

(1976) *Le comportement, moteur de l'évolution*, Paris, Seuil.

PORTMANN, ADOLPH

(1961) *La forme animale*, Paris, Payot.

RICHARD, GASTON

(1975) *Les comportements instinctifs*, Paris, PUF.

TINBERGEN, NIKO

(1971) *L'étude de l'instinct*, Paris, Payot.

UEXKÜLL, JACOB (VON)

(1965) *Mondes et animaux et mondes humains suivi de Théorie de la signification*, Paris, Denoël.

VARELA, FRANCISCO

(1989) *Connaître, les sciences cognitives, tendances et perspectives*, Paris, Seuil.

WEIZSÄCKER, VIKTOR (VON)

(1958) *Cycle de la structure*, Paris, Desclée de Brouwer.